



Entretien avec Gabriela Carneiro da Cunha

Propos recueillis par **Vincent Théval** pour le **Festival d'Automne**
avril 2025

Votre nouvelle création, *Tapajôs*, s'inscrit dans le cycle Riverbanks Project On Rivers, Buiúnas and Fireflies. Que recouvre ce projet ?

Gabriela Carneiro da Cunha - C'est une réponse artistique à ce que l'on appelle l'anthropocène, le capitalocène ou – pour reprendre les mots de Davi Kopenawa Yanomami – « la revanche de la Terre ». Il s'agit d'une recherche au long cours, consacrée à l'écoute des rivières confrontées à une catastrophe. Nous y travaillons depuis 2014 et avons jusqu'à présent écouté trois rivières : l'Araguaia, dont le témoignage portait sur les femmes qui ont combattu et péri lors d'une importante guérilla pendant la dictature au Brésil ; la rivière Xingu, que nous avons écoutée témoigner de la construction du barrage de Belo Monte ; et maintenant le rio Tapajôs, qui évoque la contamination au mercure due à l'exploitation minière illégale. En plus de dix ans, j'ai appris et défendu l'idée que chaque rivière est un langage et non un thème. L'objectif étant d'accueillir le témoignage d'un être non-humain, ce qui m'a poussée à développer mes capacités d'écoute. Dans ce processus, le temps est un allié précieux. Une rivière peut être une excellente conteuse si vous lui en donnez le temps et si vous vous accordez le temps de l'écouter. Chacune nécessite environ trois ans de travail.

L'écriture de *Tapajôs* s'appuie pour l'essentiel sur deux événements auxquels vous avez assisté : l'assemblée Mercúrio et le festival Sairé. Comment avez-vous traversé ces manifestations et comment ont-elles modelé votre création ?

G. C. C. – Le processus d'écoute a débuté en 2022, lorsque je me suis rendue, avec Vicente Otávio et Carolina Ribas, à l'assemblée Mercúrio, dans le territoire Munduruku de Sawre Muybu. C'est à cette occasion que les résultats des recherches sur la contamination au mercure, menées par le Dr Paulo Basta de la FIOCRUZ – un important institut de santé brésilien – ont été présentés au peuple munduruku. Même s'ils savaient déjà qu'ils étaient contaminés, puisqu'ils en ressentaient les effets dans leur corps, ils avaient conscience qu'il fallait s'appuyer sur une recherche scientifique exprimée dans le langage des Blancs, pour que leurs accusations soient prises au sérieux. La confirmation de la contamination a été un moment difficile, car ses effets à long terme sont terribles. Elle est particulièrement grave chez les femmes enceintes, qui contaminent leurs enfants, via le liquide amniotique, puis le lait. C'est une tragédie. Après l'annonce de ces résultats, les femmes munduruku ont pris le micro – tristes et en colère – et l'une de leurs leaders, Maria Leusa Munduruku,

a crié qu'elles se

battaient pour « leur territoire, leur rivière et leurs utérus malades ». Cela a donné à ce travail une dimension maternelle : écouter les mères, qu'elles aient ou non porté des enfants. Tout de suite après ce rassemblement, nous nous sommes rendus à Alter do Chão, une partie du fleuve qui présente aussi des taux élevés de mercure, mais plus éloignée des activités minières. Nous sommes arrivés à un moment de célébration : le festival Sairé qui est une rencontre entre des mondes – catholique et indigène Borari – où chacune des deux cultures à sa propre place et ses propres pratiques. C'est l'une des fêtes les plus belles et vibrantes au Brésil. Elle m'a apporté la preuve qu'une rencontre entre les cultures est possible à partir du moment où chacune conserve son intégrité. J'ai aussi compris que – sur les rives du fleuve comme ailleurs – la lutte va de pair avec la spiritualité. Quand j'ai discuté avec Ediene Munduruku de la façon dont on pourrait soigner le rio Tapajós, elle m'a expliqué qu'il fallait travailler avec la mère du fleuve. Le travail a donc pris la forme d'une alliance multi-espèces entre les mères : la mère munduruku, les mères du public, du Tapajós, des poissons, la mère de la forêt et quiconque fait l'expérience d'un « devenir mère », même sans souhaiter avoir d'enfants.

Les femmes ont une place centrale dans le Riverbanks Project, comme dans les mouvements de résistance en Amazonie. Vous sentez-vous proches de la pensée écoféministe ?

G. C. C. – Le projet s'articule autour de trois axes : écouter les eaux, écouter les femmes buiunas et écouter les créatures humaines et non-humaines. Créer avec elles. Composer avec elles. Augmenter le langage et le théâtre avec elles. Buiuna est une figure mi-femme, mi-serpent et écouter les femmes de Tapajós, c'était aussi écouter l'entité qu'elles portent : la mère de la rivière. Les mères sont aussi les plus touchées par la contamination et ce sont elles qui mènent ce combat, même si elles ne sont pas seules. Ce rôle central est très concret, pas théorique. J'aime la théorie, mais je suis plutôt partie de ma relation personnelle avec elles et avec les eaux.

Ce que vous avez vu là-bas est présent au plateau grâce à la photographie. Comment avez-vous adopté ce médium ?

G. C. C. – J'ai suivi la piste du mercure, un élément chimique indispensable à la vie, qui m'a menée à la photographie, puisqu'il était utilisé aux tout premiers temps de ce médium. Mais le problème n'est pas le mercure en lui-même, c'est plutôt son utilisation. Il s'agit donc de savoir comment composer avec les

matières du monde, pour paraphraser la philosophe Donna Haraway. Cela m'intéresse davantage que de trouver une cause. Cet agent – le mercure – m'a apporté sa propre cosmologie, dont la photographie fait partie, tout comme l'exploitation minière. Les mêmes produits chimiques peuvent faire disparaître des existences et les faire apparaître, selon la manière dont on les agence. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que la production d'une image – analogique ou numérique – nécessite des minéraux qui proviennent de la terre. Créer une image est donc aussi une question de vie ou de mort. Dans le processus de travail avec la photographie analogique, nous avons également expérimenté les aspects alchimiques et magiques de cette technologie, qui dialoguent avec des éléments du Riverbanks Project et de *Tapajós* en particulier.

Quelle est la place de la spiritualité dans *Tapajós* ?

G. C. C. – : La spiritualité, les croyances et les rituels sont des technologies qui permettent d'écouter, de voir et de rêver. L'art en est une également. Le théâtre aussi.